

**Les “plant-hunters” belges durant le règne de Léopold 1er (1831-1870):
succès et paradoxe**

Denis Diagre

Résumée

Bien que la Belgique se soit imposée comme une nation dominante dans le secteur de l'horticulture, au XIXe siècle, l'histoire de ses naturalistes-collecteurs attend encore une réflexion globale et en profondeur, comme cela fut fait dans d'autres pays (France et Angleterre, notamment). A ce stade, l'auteur a pu mettre en relief l'existence d'un “paradoxe belge”, où le succès de l'horticulture nationale – dû, en grande partie, à ses collecteurs de plantes – tranche singulièrement avec le peu d'intérêt porté par la botanique scientifique belge à la taxonomie et à la floristique tropicales. L'article dégage quelques-unes des causes principales, selon l'auteur, de cet étrange phénomène. Par ailleurs, il plaide pour une approche comparative du “geste de collecte”, au XIXe siècle, impliquant des historiens de divers pays européens et issus des pays où des “plant hunters” furent actifs. Outre l'apport de connaissances au champ de l'histoire des sciences, une telle démarche délivrerait une ample moisson de données utiles aux taxonomistes en quête de renseignements sur les herbiers qu'ils étudient, et qui servent de socle documentaire à l'étude de la biodiversité.

Mots-clefs

Belgique, horticulture, naturaliste-collecteur, colonisation, jardin botanique, herbier

**The Belgian “plant-hunters” during the reign of Leopold I (1831-1870):
success and paradox**

Abstract

Although Belgium became a dominant nation in the area of horticulture in the 19th century, the history of its naturalists-collectors still awaits the global and thorough reflection that has been made in other countries (particularly, France and Germany). Given the current state of things, the author was able to highlight the existence of a “Belgian paradox” where the success of the national horticulture project – largely due to its collectors of plants - contrasts particularly with the little interest of Belgian scientific botany in tropical taxonomy and flowers. This article discusses several of the major causes, according to the author, of this odd phenomenon. Moreover, it argues for a comparative approach to the “motion to collect” in the 19th century involving historians of several European countries and originated in the countries where “plant hunters” were active. Besides its contribution to knowledge in history of science, this demarche supplies a treasure of facts useful for taxonomists interested in information on the herbalists they study and that serve as documental source for the study of biodiversity.

Keywords

Belgium, Horticulture, Naturalist-collector, Colonization, Botanic garden, Herbalist

**Os “caçadores de plantas” belgas durante o reinado de Leopoldo I (1831-1870):
sucesso e paradoxo**

Resumo

Embora a Bélgica se impusesse como nação dominante no setor de horticultura no século XIX, a história de seus naturalistas-colecionadores ainda aguarda uma reflexão global e profunda, como a realizada em outros países (especialmente, a França e a Alemanha). No estágio atual, o autor pode colocar em relevo a existência de um “paradoxo belga”, aonde o sucesso da horticultura – devido em grande parte a seus colecionadores de plantas – contrasta singularmente com o pouco interesse da botânica científica belga pela taxonomia e a florística tropicais. Este artigo discute algumas das causas principais desse estranho fenômeno, segundo seu autor. Além disso, advoga-se a favor de uma abordagem comparativa do “gesto de colecionar”, no século XIX, implicando historiadores de diversos países e originários dos países onde os “plants hunters” foram ativos. Além da contribuição ao conhecimento em história da ciência, este percurso fornece um caudal de dados úteis ao taxonomista à procura de informação sobre os herbalistas que estuda e que serve como base documental para o estudo da biodiversidade.

Palavras-chave

Bélgica, Horticultura, Naturalista-colecionista, Colonização, Jardim botânico, Herbalista

Les “plant-hunters” belges durant le règne de Léopold 1er (1831-1870): succès et paradoxe

L'histoire des collecteurs de plantes et de leur apport à la science, comme à l'horticulture, à d'autres secteurs d'activités et aux idées, plus largement, l'histoire du geste de collecte, du voyage de découverte, également, ont fait l'objet d'un grand nombre de réflexions, de nature variable, dans la plupart des pays présentant un passé colonial. Citons, entre autres, les riches littératures françaises et britanniques relatives à cette question.¹

Ces nombreuses pages, dont les plus modernes ne manquent pas d'évoquer les soubassements philosophiques, politiques et idéologiques de la collecte de *naturalia*, tranchent spectaculairement avec le peu d'attention portée à ces thèmes, jusqu'à ce jour, par l'historiographie belge,² et plus certainement encore par les historiens professionnels belges, surtout pour la période précédant l'entreprise coloniale au Congo (1885-1908-1960). Celle-ci a, elle, joui d'un regard plus attentif.³

Un tel « déni » ne serait, somme toute, pas exagérément surprenant, si l'horticulture belge n'avait pas été ce qu'elle fut, au XIX^e siècle, et si la Belgique nouvellement née n'avait pas été à la recherche d'une légitimité nationale, avide de renforcements économiques, politiques et symboliques. Un tel « déni » ne serait pas étonnant, non plus, si les le nombre de collecteurs belges

¹ J.-M. Drouin, “De Linné à Darwin : les voyageurs naturalistes,” in *Éléments d'histoire des sciences*, ed. M. Serres (Paris: Bordas, 1989), 322-335; L. Kury, *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)* (Paris: L'Harmattan, 2001); N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français au XIX^e siècle*, (Paris: C.T.H.S., 1988-1999) ; Y. Laissus, “Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot,” *Revue d'Histoire des Sciences*, 34, No. 3/4 (1981) : 259-317; Y. Laissus, *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI^e-XIX^e siècles* (Paris: C.T.H.S., 2005); Bertrand Daugeron, *Collections naturalistes entre science et empires (1763-1804)* (Paris: Muséum National d'Histoire Naturelle, 2009), pour ne citer quelques travaux marquants, en français; *Le Jardin entre science et représentation*, ed. J. L. Fischer (Paris: C.T.H.S., 1999), dont les pages lumineuses de M.-N. Bourguet, “La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e siècle-début XIX^e siècle),” in *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, dir. Cl. Blanckaert (Paris: Editions du Muséum National d'Histoire Naturelle, 1997), 163-197 ; et celles de Janet Browne, “Une science impérialiste : l'histoire naturelle britannique et les voyages d'exploration de Banks à Darwin,” in *Ibid*, 197-210; K. Lemmon, *The Golden Age of Plant Hunters* (London: A.S. Barnes, 1968); R. Desmond, *Kew, the History of the Royal Botanic Gardens* (Kew : The Harvill Press & The Royal Botanic Gardens, 1995), 113-126. Sur la science impériale, on verra, notamment: D. P. Mc Cracken, *Gardens of Empire : Botanical Institutions of the Victorian British Empire* (London: Leicester University Press, 1997); R. Drayton, *Nature's Government: Science, Imperial Britain, and the “Improvement” of the World* (New haven: Yale University Press, 2000). Signalons encore la récente parution de: “Portés par l'air du temps: les voyages du capitaine Baudin,” in *Études sur le 18^e siècle* (Bruxelles: Editions de l'Université Libre de Bruxelles, 2010), no. 38.

² N. Ceulemans, *Jean Linden, Explorateur, Père des orchidées* (Bruxelles: Fonds Mercator, 2006); L.J. Dorr, “Jean-Baptiste Duerinck (1809-1857) and his collections from the Middle Western United States,” *Bulletin du Jardin botanique national de Belgique*, 56 (1986): 397-416; J. Possemiers, “Naturalistes belges au Mexique (1830-1840), collectionneurs de plantes, de fleurs, de papillons et d'autres insectes,” in *Les Belges au Mexique, dix contributions à l'histoire des relations Belgique-Mexique* (Leuven: Leuven University Press, 1993), 31-35; D. Diagre, “Michel Scheidweiler y Henri Galeotti, los padres del género *Ariocarpus* (Cactaceae),” *Elementos : Ciencia y Cultura, Universidad Autonoma de Puebla*, 11, n° 54 (2004): 53-60; D. Diagre, “Un explorateur-naturaliste ‘belge’ en Amérique du Nord : les voyages oubliés de Martin Maris (1810-1868),” *Archives et Bibliothèques de Belgique* 76, n° 1-4 (2005): 135-168; F. Plateau, “Les voyages des naturalistes belges,” *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique*, 2^e série, 42 (1876): 1050-1086.

³ Le Congo ne devint colonie belge qu'en 1908, après avoir été, à partir de 1885 et la Conférence de Berlin, une véritable propriété privée du roi Léopold II de Belgique, sous le nom d'Etat Indépendant du Congo. Il devint indépendant en 1960. On verra: J. Stengers, *Congo, Mythes et réalités, 100 ans d'histoire* (Paris: Duculot, 1989). Sur les travaux botaniques relatifs au Congo, on verra: Th. Durand, “Les explorations botaniques au Congo belge et leurs résultats,” *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Sciences* (Bruxelles, 1909), 1347-1374; S. Houben, *L'apôtre des plantes : Katholieke missie en koloniale wetenschap in de plantentuin van Justin Gillet (1866-1943) te Kisantu* (Thèse de maîtrise, K. U. Leuven, 2009-2010) ; *Histoire des sciences en Belgique, 1815-2000* (Bruxelles:La Renaissance du Livre; Dexia, 2001), entre autres travaux.

– ou des personnes ayant collecté *pour* des Belges ou l'Etat belge – n'avait pas été si important.

Ce que nous voudrions tenter ici, c'est une première approche globalisante de l'histoire des naturalistes-collecteurs “belges” et de leurs apports éventuels à la Belgique. En entrouvrant cette porte, nous aimerions jeter les bases d'une étude ultérieure plus approfondie, peut-être, et, plus certainement, d'une démarche comparative avec d'autres pays d'Europe, impliqués eux aussi dans la « collecte du monde »⁴. Cette méthode mettra vraisemblablement en relief la persistance d'une concurrence coloniale, politique, économique entre ces pays – déjà bien palpée pour les siècles précédant celui qui nous intéresse⁵ –, mais également l'existence d'une vive concurrence scientifique entre les nations, qui tranche spectaculairement avec l'utopie, souvent évoquée, de la science internationale et de la communauté scientifique campant au-dessus de la mêlée du siècle⁶.

Nous aimerions, dans ces pages, répondre à trois questions principales : *Pourquoi une politique de collecte botanique belge* – si cette notion a quelque pertinence – ? ; *Qui collecta, où, et qui soutint financièrement les “chasseurs de plantes” ?* ; *Qui bénéficia de leurs voyages?*

Notre fourchette chronologique s'explique par trois facteurs. D'abord, en 1864, se déroula, à Bruxelles, une *World Fair* doublée d'une gigantesque exposition horticole. Cette dernière a suscité un grand intérêt médiatique et de nombreuses réactions qui permettent de portraiturer l'horticulture nationale à ce qui peut être considéré comme un apex, même si elle en connut d'autres. Ensuite, le roi Léopold 1^{er} décède en 1865, laissant la place à son fils, Léopold II. Finalement, 1870 est l'année où la Belgique se dote d'un jardin botanique d'Etat, plus de 40 ans après la fondation, par une société anonyme, d'une manière d'institution botanique nationale qui n'avait jamais vraiment joué le rôle scientifique qu'on avait espéré d'elle.⁷

Esquisse d'un nouveau pays

La Belgique indépendante est née d'une révolution qui la sépare du Royaume des Pays-Bas, en 1830. Elle se dote d'une constitution en 1831, qui en fait une monarchie parlementaire considérée comme fort libérale et moderne, à l'époque. Avant ce moment, les territoires qui constituent la Belgique, ont successivement appartenu aux Habsbourg d'Espagne, aux Habsbourg d'Autriche, à la France révolutionnaire (dès 1795), puis à la France napoléonienne. La chute de l'Aigle, en 1815, et les traités qui revoient alors la carte de l'Europe, font tomber la future Belgique sous l'autorité de Guillaume d'Orange, roi des Pays-Bas.

La révolution dite “nationale” a, naturellement, plusieurs lourdes conséquences pour le nouveau pays. Parmi celles-ci, mentionnons la perte du marché hollandais et de ses colonies. La Belgique doit donc impérativement développer son économie fragilisée, notamment par la conquête de nouveaux marchés, ce qui passe, entre autres choses, par la signature de traités commerciaux, par

⁴ Nous faisons ici références aux pages de Bourguet, 163-197.

⁵ A ce sujet, citons le récent ouvrage de Daugeron.

⁶ On verra, à ce sujet, par exemple, Laissus, “Voyageurs naturalistes”, en 267.

⁷ C'est sous le régime hollandais (1815-1830) que se créa, à l'initiative de bourgeois bruxellois, la Société Royale d'Horticulture, sous forme de société par actions. Elle voulait monter à Bruxelles un jardin botanique national sur cette base commerciale. La révolution de 1830 et les dégâts consécutifs aux combats qu'elle occasionna, les frais de fonctionnement et d'entretien de cette étrange institution, la convainquirent bientôt de pousser ses activités commerciales, au détriment de ses prétentions scientifiques. La Ville de Bruxelles et le Ministère de l'Intérieur continuèrent à lui verser des subventions annuelles, en dépit de cette dérive mercantile, car la bourgeoisie bruxelloise et le pays gagnaient à la présence d'un jardin botanique dans la capitale du pays. Finalement, rongée par ses contradictions et par les blessures du temps qui imposaient d'énormes dépenses, la société anonyme fut rachetée par le gouvernement belge, et le Jardin botanique de Bruxelles devint le Jardin botanique de l'Etat (1870). L'institution bâtie sur un socle commercial, véritable expression de l'esprit d'entreprise bourgeois et du soutien que ce dernier recevait de l'Etat belge, avait vécu 45 ans, sans jamais réellement s'adonner à la science. Voir: D. Diagre, “Le Jardin botanique de Bruxelles (1826-1912): Miroir d'une jeune nation” (Thèse de Doctorat, Université Libre de Bruxelles, 2006).

la création de lignes maritimes et d'une flotte, et par la création de consulats⁸, de comptoirs et de colonies⁹.

Désormais, en outre, la Belgique devient un champ d'expression presque sans limites pour l'utopie libérale et la classe sociale qui l'incarne: la bourgeoisie. Elle est clairement devenue la *leading class* et donne libre cours à son fameux « esprit d'entreprise ». Les sociétés participatives deviennent son outil de développement favori.¹⁰ Commerçants, industriels, juristes, ingénieurs, banquiers mènent la danse, soutenus et encouragés par un Etat dont les finances sont, pour un moment, chancelantes, et où ils trouvent toujours un parent, sinon par le sang, au moins par l'alliance matrimoniale ou par l'esprit;¹¹

Autre donnée d'un bel intérêt, pour notre objet: au-delà de la puissance économique, et de la science pratique et de ses développements économiques, il existe une légitimité plus symbolique que le nouveau pays – volontiers contesté dans son droit d'exister – se doit de conquérir. Une politique scientifique vigoureuse, imposant la création d'institutions scientifiques où s'empilent les collections exotiques et des études basées sur ces dernières, véritables expressions du « génie national », est capable d'aider la Belgique à accéder à ce rang de nation dite « civilisée ». La puissance, la respectabilité, voire la « naturalité » d'une nation se mesure, à dire vrai, également, à la vitalité de sa science.

Finalement, il faut citer un autre facteur fondamental pour l'histoire des naturalistes-collecteurs: la passion échevelée de la bourgeoisie pour ce qu'il est convenu d'appeler la « Nature », notamment exotique. Il faudra y revenir.

Ces caractéristiques ne sont pas spécifiques de la Belgique, certes, mais sa situation politique et économique, de même que l'existence d'une classe sociale quasiment désinhibée dans ses passions et son *impetus*, offrent quelques éléments de réponse à la question suivante: pourquoi des jeunes gens ont-ils pris le risque de quitter leur pays pour aller collecter des plantes à l'autre bout de la terre?

Pourquoi partir?

Il s'agit de la première question à laquelle nous nous proposons de répondre.

Parmi les éléments qui peuvent être regardés comme fondateurs du désir de s'embarquer pour un voyage de collecte dans un pays lointain et dangereux, il y a, certainement, en bonne place, *l'espoir*.

⁸ Entre septembre 1831 et avril 1832, la Belgique nomma 35 consuls. En 1834, le réseau consulaire belge comptait 54 membres et, en 1865, 361. On verra, sur ce point: J. Wilquet, « Un facteur d'expansion commerciale: le système consulaire de Léopold 1^{er}, » in *Expansion belge 1831-1865* (Bruxelles: Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 1865), 32-62.

⁹ L. Greindl, « Les possibilités de la Belgique de Léopold 1^{er} comme puissance coloniale, » in *Expansion belge*, 180-198.

¹⁰ On verra, pour prendre la mesure de l'ampleur de ce phénomène: J. Laureyssens, *Industriële naamloze Vennootschappen in België, 1819-1857* (Louvain: Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine, 1975), Cahier No, 78.

¹¹ Sur l'histoire de Belgique, on verra: E. Witte et J. Craeybecks, *La Belgique politique de 1830 à nos jours: Les tensions d'une démocratie bourgeoise* (Bruxelles: Labor, 1987); E. Witte, « Bruxelles, Capitale de la Belgique: Vie politique, 1815-1830, » in *Bruxelles: Croissance d'une capitale*, dir. J. Stengers (Anvers: Fonds Mercator, 1979), 178-187; (Collectif) *La Belgique au temps de Frère-Orban* (Bruxelles: Editions de l'Université de Bruxelles, 1996); G. Deneckere, E. Gubin, J. P. Nandrin et E. Witte, dir., *Nouvelle histoire de Belgique, volume 1: 1830-1905* (Paris: Editions Complexe, 2006).

Figure 1. Forêt vierge.

© National Botanic Garden of Belgium



Celui-ci résiderait, entre autres, dans des statistiques publiées, qui relèvent les apports de richesses que la flore étrangère a valu à l'Europe. Joseph Deleuze, par exemple, note que 75% des espèces d'arbres poussant en France seraient d'origine étrangère, et souligne combien les manufactures, les arts, l'horticulture et l'alimentation français sont redevables à des végétaux exotiques¹². Le naturaliste attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, écrit:

“[ces richesses] peuvent s'accroître tous les jours, mais pour se les procurer il ne suffit plus de s'en rapporter aux commerçans (sic) qui n'envoient que ce qu'ils trouvent sur les côtes, il faut que des naturalistes s'enfoncent à l'intérieur des terres, qu'ils sachent distinguer et choisir ce qui peut être utile [...]”¹³

A ses yeux, les collecteurs de plantes rigoureusement formés ne sont ni plus ni moins que des “bienfaiteurs de l'humanité”¹⁴, et des patriotes capables de mettre un terme au récurrent problème des disettes, préoccupation toujours omniprésente, au XIXe siècle.¹⁵ De tels espoirs sont également rendus possibles par les supputations de Lasègue. En 1845, en effet, il évalue ce que la “Nature” pourrait encore recéler d'espèces botaniques nouvelles. Ses chiffres sont propres à exciter tous les rêves de prospérité, en Europe : 130.000 à 150.000 espèces resteraient encore à découvrir !¹⁶ Les estimations de Roemer, pour leur part, auraient porté ce nombre à 300.000¹⁷... Espoirs, disions-nous.

Espoirs toujours – et brûlante nécessité, pour la Belgique – que de développer ses exportations et de faire revenir les navires de l'étranger avec des cales pleines de produits exotiques, utiles à l'industrie ou au commerce belge. Une flotte, des colonies, des comptoirs et un réseau de diplomates sont, dans cette perspective, vitaux.¹⁸ Ils serviront parfois de camps de base pour les collecteurs, mais aussi, en ce qui concerne les consuls, d'adjuvants précieux pour les collecteurs qui ont besoin de contacts, de recommandations, et parfois d'argent... Ce maillage en construction a pu, lui aussi, encourager les collecteurs à entreprendre leurs voyages.

¹² J.P.F. Deleuze, *Notice historique sur André Michaux* (s.l.n.d.), 1-2.

¹³ Ibid.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ A. Lasègue, *Musée Botanique de M. Benjamin Delessert* (Paris: De Fortin, 1845), 36.

¹⁶ Ibid, 31.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ On verra, sur ces sujets, l'excellent recueil d'études intitulé: *Expansion belge 1831-1865*..

Un espoir, il y en a encore un grand, niché au cœur de la démarche des naturalistes-collecteurs: se faire un nom, soit dans la science, soit par une carrière commerciale réussie.¹⁹ Dans le premier cas, ce sont les noms de Humboldt, d'Orbigny, George Gardner et Saint-Hilaire qui semblent alimenter les rêves des collecteurs, comme l'atteste l'abondante littérature horticole belge.²⁰ Participer, aux côtés de ces références, aux progrès de la Science, a manifestement inspiré, du moins dans le discours, les collecteurs belges.

Ajoutons à cela que, de manière plus philosophique, sans doute, le contact avec la « Nature vierge » a été considéré par certains comme un véritable rite initiatique. Des textes le révèlent clairement, où la valeur symbolique de la virginité, dans l'Europe du Livre, ne devrait pas être sous-évaluée. Citons Louis Van Houtte, ancien collecteur au Brésil, devenu horticulteur:

Figure 2. Louis Van Houtte (
© National Botanic Garden of Belgium



“Une forêt vierge ! Sur quelle imagination [...] ce mot magique n'exerce-t-il pas son empire, alors même qu'on l'entend prononcer pour la première fois? Une forêt vierge, c'est l'expression résumée de tout ce que la nature comporte de grandiose et de majestueux, d'élégant et de gracieux, et terrible et de sombre [...] On a peur ; on a peur de soi-même! C'est qu'en effet, on est si petit en face d'une si grande nature!”;

“Là, l'homme est tout petit, chétif; aussi [...] se prosterner-t-il humilié sur le sol pour rendre des actions de grâces au créateur de tant de merveilles”;

¹⁹ Yves Laissus, dans un remarquable article sur les naturalistes français, évoque les motivations de cette catégorie professionnelle. Voir: Laissus, “Voyageurs naturalistes”.

²⁰ On verra, par exemple: L. Van Houtte, “Courte excursion dans les montagnes des Orgues et dans les forêts vierges du Brésil,” in *Flore des Serres et des Jardins de l'Europe*, 3 (1847), e 282d, ou “Les explorations botaniques de la Colombie et en particulier le voyage de M. J. Linden de 1840 à 1844”, in *La Belgique Horticole, Annales d'Horticulture Belge et Etrangère* 17 (1867), 236 ssq., où Jean Linden mentionne sa rencontre avec A. de Humboldt pour la préparation d'un de ses voyages; J. Libon, “Voyage d'un collecteur de plantes au Brésil”, *Journal d'Horticulture pratique de la Belgique* 9 (1852), en 21.

ou encore: “Et moi aussi, j’ai gravi et parcouru les montagnes des orgues! Là, j’ai pu [...] admirer cette puissante végétation, dont la juste appréciation échappera toujours à quiconque n’aura pas eu le bonheur de la voir dans ces contrées mêmes, si richement favorisées du ciel. Dans ces montagnes, tout révèle à chaque pas le pouvoir du Créateur. [...] Oh, que dans ces lieux tout est beau, tout est grand ; grand comme la majesté de celui qui les créa!”²¹

A la charnière des préoccupations matérielles, du devoir social et des aspirations plus élevées, gît la passion romantique de la bourgeoisie pour ce qu’il est convenu d’appeler “la Nature”. Revenant sur cet aspect, déjà effleuré précédemment dans ces lignes, il importe, à notre avis, de relever la place que pouvait occuper une serre bourrée de plantes exotiques, dans la société belge de ce temps.

Si, en effet, une collection d’orchidées hors de prix²² témoignait de la richesse de celui qui l’avait réunie et l’entretenait à grands frais (chauffage permanent en hiver, jardiniers etc.), et était, à ce titre, un signe extérieur de richesse et de réussite, il convient de ne pas perdre de vue que, à côté de ces effets de muscles de la bourgeoisie, il y avait également un bénéfice spirituel à retirer de ces collections. Admirer la “Nature”, la “Création”, en effet, c’était aussi, en quelque sorte, admirer le “Créateur”, se rapprocher de Dieu. Ici, dans la serre manufacturée débordant de végétaux rares, bigarrés et chers, se conjuguent signes extérieurs de richesse et signes de richesse intérieure...

Figure 3. Une des premières orchidées collectées par les naturalistes belges au Brésil (*Belgique Horticole*) © National Botanic Garden of Belgium

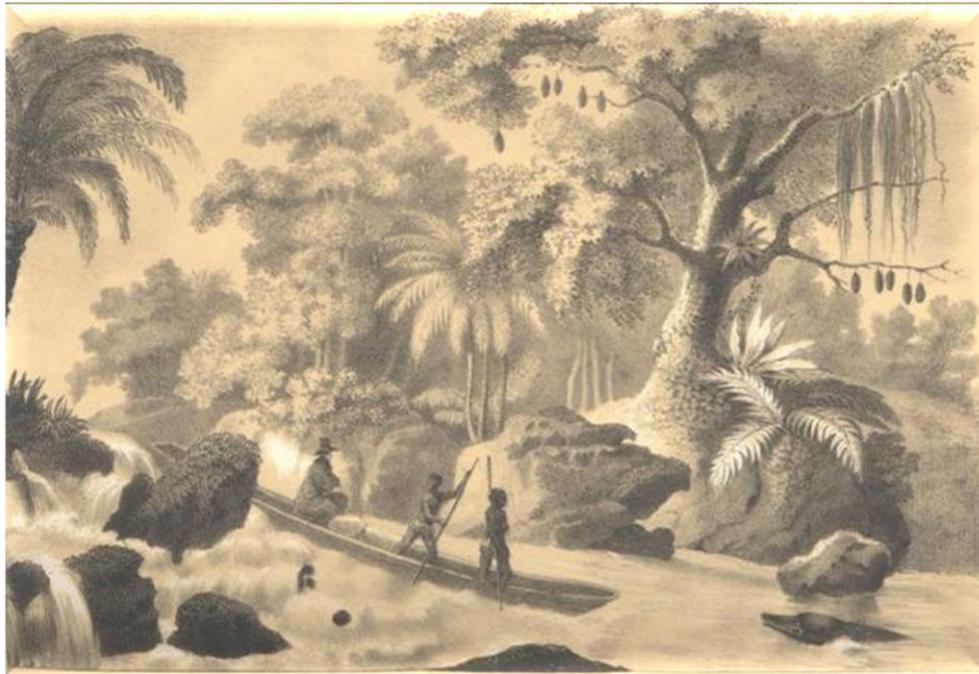


²¹ Mots inspirés de Louis Van Houtte dans un article intitulé: “Courte excursion dans les montagnes des Orgues et dans les forêts vierges du Brésil, in *Flore des Serres*, vol. 3, 282a et 282c.

²² A titre d'exemple, mentionnons un *Cattleya* vendu, aux enchères, il est vrai, pour la somme de 500 francs et un lot de 17 orchidées vendu, lors de la même séance, pour la somme de 3.493 francs. Ces montants, relativement bas comparés à ceux qu'il fallait déboursier pour certains cactus vendus par Galeotti, quelques années auparavant, n'avaient rien de vraiment exceptionnel. A titre de comparaison, signalons que Henri Galeotti, devenu directeur du Jardin botanique de Bruxelles, en 1853, gagnait 3.000 francs par an, et qu'un ouvrier d'usine gagnait en moyenne que 1,54 franc par jour, au milieu du siècle. Ce dernier chiffre est cité par: R. Baetens, *Le chant du paradis, Le Zoo d'Anvers a 150 ans* (Tielt: Lannoo, 1993), 61-62. On verra aussi: *La Belgique Horticole: Journal des Jardins des Serres et des Vergers* 4 (1854): 161-162 et *Archives de la Société Royale d'Horticulture* [A.S.R.H.], p.-v. du C.A., t. 3, 1/5/1853.

Une demande existe donc, une offre suit, puis l'excite, et un marché explose. D'ailleurs, Louis Van Houtte, encore lui, dira du clergé et de la bourgeoisie, en général, qu'ils constituaient des collectionneurs pour ainsi dire "naturels" d'orchidées.²³ En Belgique, ce sont des centaines, sinon des milliers de serres qui poussent donc dans les jardins de la classe dominante, et des dizaines de sociétés horticoles, commerciales ou non, qui voient le jour, au cours du XIXe siècle.²⁴

Figure 4. Louis Van Houtte relate, et fait illustrer, son grand périple brésilien
© National Botanic Garden of Belgium



Au total, bien que sans prétendre aucunement à l'exhaustivité dans cette énumération, on peut estimer que Dieu, les valeurs morales, la science, l'esprit d'entreprise, les fantasmes d'une classe et leurs conséquences bien matérielles, sous forme de marché, de carrière et d'argent, un patriotisme nouveau, aussi, convergent en Belgique, dès 1830, pour donner naissance à une première génération de collecteurs de plantes.

Qui part et vers où? Qui paie la note?

Le groupe des naturalistes-collecteurs "belge" » semble, à ce stade de nos réflexions, pouvoir être divisé en trois groupes: *une première génération*; *une seconde génération*; et une *troisième catégorie* rassemblant des collecteurs "secondaires", qui n'ont rempli cet office que sporadiquement, marginalement par rapport à une fonction principale.

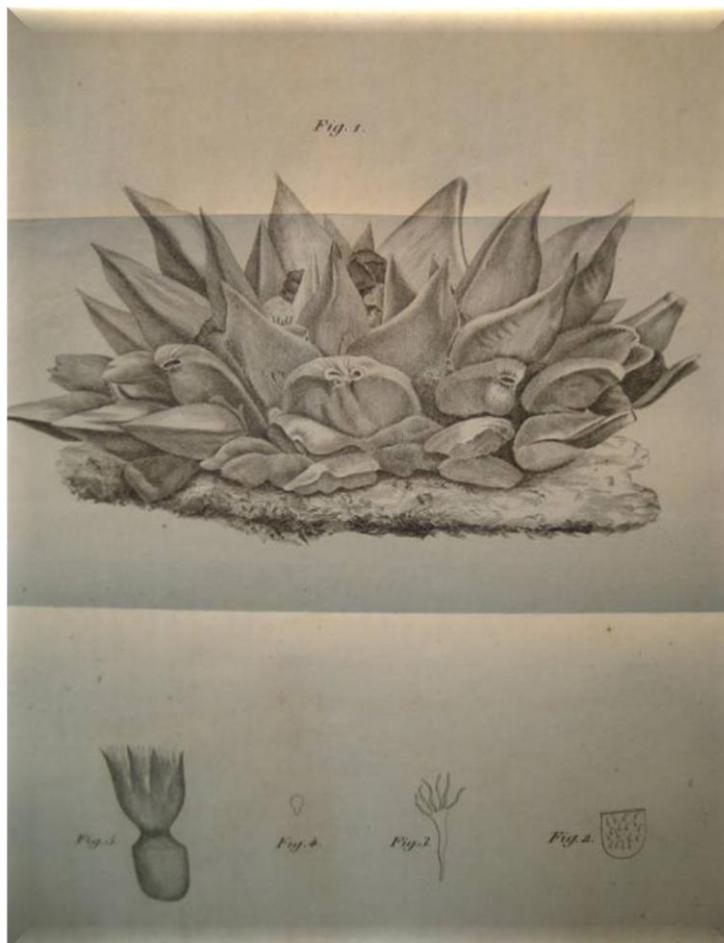
La *première génération* comprend Achilles Deyrolle et Gidéon Crabbe, qui explorent le Brésil entre 1832 et 1834; Henri Galeotti, qui explore le Mexique entre 1835 et 1840; et le trio constitué

²³ "La haute noblesse, le clergé, les savants, les négociants, tous paraissent impuissants pour résister à ce goût dominant" affirme Louis Van Houtte dans : "Nouvel ouvrage sur les Orchidées. The Orchidaceae of Mexico and Guatemala by James Bateman Esq.," *L'Horticulteur Belge*, 5 (1838), 96.

²⁴ La première vit le jour à Gand, en 1818, et, en 1870, la Fédération des Sociétés d'Horticulture de Belgique comptait 29 membres. A ces derniers, il faudrait encore ajouter les associations qui n'avaient pas désiré rejoindre les rangs de la Fédération. Voir: *Bulletin de la Fédération des Sociétés d'Horticulture de Belgique, année 1870* (Gand, 1871), 286.

par Jean Linden, Nicolas Funck et Auguste Ghiesbreght, qui foulent le Mexique entre 1835 et 1837, puis le Brésil entre 1837 et 1841.²⁵

Figure 5. *Cereus dumortieri* Scheidw., une des Cactaceae décrites à la suite des collectes mexicaines d'H. Galeotti. Elle rappelle le nom de Barthélemy Dumortier (1797-1878), célèbre homme politique et botaniste belge. © National Botanic Garden of Belgium



Le choix des destinations s'explique facilement: un traité commercial existait entre le Brésil et la Hollande depuis le 20 décembre 1828, et la Belgique continua à en profiter, après sa naissance.²⁶ De plus, on sait que les modèles des collecteurs belges étaient Humboldt, Bonpland, Saint-Hilaire et d'Orbigny qui, tous, avaient fait connaissance avec la forêt vierge sud-américaine.

Le Brésil, finalement, n'était-il pas aussi "ce beau pays [qui] peut se passer de l'Univers entier?"²⁷, un véritable mythe, pour l'Européen, que Saint-Hilaire avait contribué à ériger en

²⁵ On pourrait encore mentionner Mouatte et Gheude, dont, à ce jour, les profils restent mystérieux. Ils visitèrent Madagascar, mais aucune trace d'une quelconque collecte botanique sur cette île ne nous est, à ce jour, parvenue. C'est la raison pour laquelle nous ne tenons pas compte de leur voyage, dans ce travail.

²⁶ En vérité, le 22 septembre 1834, on finit par passer un acte qui maintenait les avantages du traité hollandobrésilien, au profit de la Belgique. Une clarification de la situation semblait, en effet, nécessaire, après la naissance de ce nouveau royaume. On verra: D. Garcia de Vega, *Traité et Conventions concernant le Royaume de Belgique, 2^e suppl.* (Bruxelles, 1854), en 624.

²⁷ Voltaire cité par Van Houtte in: *Flore des Serres et des Jardins de l'Europe* (Gand: Louis Van Houtte Editeur, 1845), vol. 1, en 115. On remarquera, sans attribuer le fait au hasard, que cette phrase est placée en exergue dans l'ouvrage d'Auguste de Saint-Hilaire, *Voyages à l'Intérieur du Brésil* (Paris: Grimbert et Dorez, 1830).

publiant ces mots:

“Il y a peu de pays qui offrent autant de ressources que le Brésil, et qui soient appelés à jouer dans la politique un rôle aussi brillant; ses montagnes recèlent en leur sein des métaux précieux; ses rivières couvrent de leurs eaux des diamants et des pierreries; le sucre et le froment, la vigne et le café, les arbres fruitiers de l’Europe et ceux de l’Inde, sont cultivés à la fois sur son territoire fertile.”²⁸

Quant au Mexique, sa réputation était encore, à ce moment, excellente en Belgique, et elle brûlait de développer ses relations commerciales avec lui.²⁹

Cette première génération partage une série de caractéristiques qu’il convient de relever.

D’abord, il semblerait qu’aucun de ses représentants n’ait suivi une formation scientifique complète.

Ensuite, la plupart d’entre eux collectèrent au profit de riches particuliers ou de mécènes des sciences – comme les frères Philippe et Jean-François Vandermaelen, qui avaient créé l’Etablissement géographique de Bruxelles³⁰, et qui financèrent les voyages de Crabbe et Deyrolle, puis de Galeotti. On remarquera que, si Linden, Funck et Ghiesbreght furent financés par l’Etat belge, leur premier voyage (au Brésil) aurait également reçu le soutien de l’Empereur du Brésil³¹ et de la Société royale d’Horticulture,³² société par actions qui gérait le Jardin botanique de Bruxelles.³³

Finalement, ils semblent avoir été habités par ce qu’on appelait “l’esprit d’entreprise”, car tous – sauf Gidéon Crabbe, originellement jardinier chez Vandermaelen, dont on ne sait ce qu’il advint– devinrent de célèbres entrepreneurs: Deyrolle succéda à son père à la tête de la célèbre maison parisienne qui porte encore leur nom aujourd’hui; Van Houtte, Linden et Galeotti devinrent importateur de plantes exotiques et horticulteurs de réputation internationale – Galeotti termina cependant sa carrière en tant que directeur du Jardin botanique de Bruxelles – ; Funck dirigea le zoo de Bruxelles, puis le zoo de Cologne, avant de se retirer au Luxembourg. Ghiesbreght, lui, devint collecteur professionnel de *naturalia*, et passa la majeure partie de sa vie au Mexique, où il mourut, à la fin du siècle.³⁴

Dès lors, se posent les questions suivantes: quand l’Etat belge décida-t-il de soutenir des collecteurs, pourquoi et comment?

Comme on l’a déjà signalé, le nouvel état européen devait développer ses relations commerciales avec l’étranger et développer des collections scientifiques nationales susceptibles d’assurer la visibilité de ses institutions et de ses chercheurs.

²⁸ A. de Saint-Hilaire, *Voyage dans l’intérieur du Brésil* (Ixelles-lez-Bruxelles: Delevingne et Callewaert, 1850), vol. 1, en 13.

²⁹ J. Possemiers, "Les relations Belgique-Mexique (1830-1864) : Rêveries mexicaines en Belgique," in *Les Belges au Mexique, dix contributions à l’histoire des relations Belgique-Mexique*, (Leuven: Leuven University Press, 1993), 9-29.

³⁰ M.B. Fincoeur et M. Silvestre, “Au faubourg de Flandre à Molenbeek, l’Etablissement géographique de Bruxelles (1830-1880),” *Archives et Bibliothèques de Belgique*, 70, n° 1-4 (1999): 191-226.

³¹ En fait, on sait peu de choses de ce premier périple, “agréé” (sic), par l’Etat belge, et “pour le compte de l’Empereur du Brésil” (sic). On verra: N. Ceulemans, 31 ssq.

³² On sait très peu de choses de l’accord qui fut passé entre la Société Royale d’Horticulture et les naturalistes. Ils semblent avoir quitté la Belgique avec une cargaison de plantes européennes destinées à lancer des relations d’échanges avec le Brésil, et avec une liste de plantes recherchées par la Société. On possède également une liste des dépenses liées à cet accord, pour l’année 1836 : il en coûta un peu moins de 3.000 francs à la société anonyme qui gérait le Jardin botanique de Bruxelles. Voir: *A.S.R.H.*, n° 254, note du 11/9/1835. ; *A.S.R.H.*, n° 249, tableau des achats faits en Belgique et à l’étranger entre 1836 et 1843.

³³ D. Diagre, “La naissance du jardin botanique de la Société Royale d’Horticulture des Pays- Bas: attendue et placée sous les meilleurs auspices,” *Scientiarum historia*, 28 (2002): 63-94 et D. Diagre, “Jardin botanique de Bruxelles: Miroir”.

³⁴ Ceulemans, 34.

Le premier voyage au profit, partiel, de l'Etat belge est celui mené par Linden, Funck et Ghiesbreght, au Brésil, entre 1835 et 1837. Cette fois, la collecte de pièces d'histoire naturelle était le seul objectif visé. Ensuite, auréolés de la confiance que le succès de leur premier périple leur avait value, ils partirent pour le Mexique chargés d'une mission de collecte pour les institutions scientifiques nationales, mais également d'une mission de collecte d'informations sur le commerce et les commerçants mexicains.³⁵ L'insuffisance des moyens mis à leur disposition par le Gouvernement belge, pour cette aventure devait s'étirer de 1837 à 1841, serait la raison qui les convainquit, finalement, d'offrir leurs services à des institutions étrangères et à des amateurs de plantes fortunés.³⁶ En tout cas, une lettre du directeur du Musée d'Histoire Naturelle, Dubus de Gisignies, indique bien la triste situation des explorateurs, et semble même vouloir exercer une forme de chantage sur le ministre des Affaires étrangères. Le courrier évoque les "conditions pécuniaires" des explorateurs, "la position toute défavorable dans laquelle les voyageurs se trouvent relativement aux avantages nombreux que le gouvernement doit retirer de leur entreprise", les propositions très avantageuses qu'ils ont refusées de l'étranger, pour privilégier le gouvernement belge, et la "générosité" de ces gens qui ont abandonné au gouvernement belge, en un acte "noble et désintéressé", "tout ce qu'ils pourraient recueillir".³⁷

Figure 6.

© National Botanic Garden of Belgium

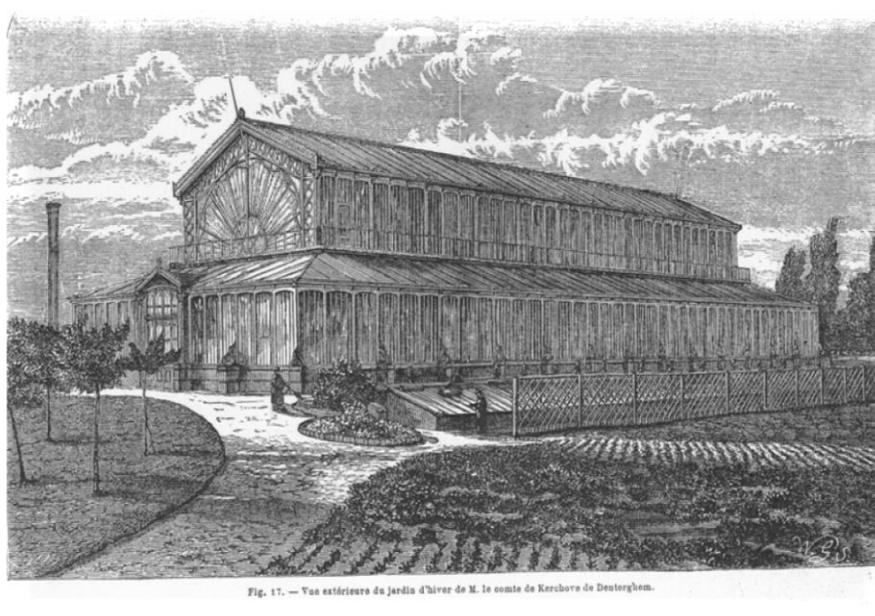


Fig. 17. — Vue extérieure du jardin d'hiver de M. le comte de Kerchove de Denterghem.

³⁵ "Les Sieurs Ghiesbreght, Linden et Funck, sont chargés de faire, pour le compte du Gouvernement, un voyage d'exploration dans l'intérêt des Sciences naturelles, de l'Industrie et du Commerce dans l'île de Cuba, sur les côtes de Honduras, dans la République de Guatemala, l'isthme de Panama et la Colombie. Ils enverront au Gouvernement comme étant sa propriété, tous (sic) les objets d'histoire naturelle qu'ils recueilleront, les notes et dessins qu'ils feront, en se conformant aux instructions qui leur seront données. Ils transmettront également au Gouvernement tous les renseignements qu'ils pourront recueillir sur les objets de consommation ou d'exportation des contrées qu'ils visiteront et généralement toutes les observations qu'ils pourront faire dans l'intérêt du Commerce (sic) et de l'Industrie (sic) de la Belgique". Voir : *Archives du Ministère des Affaires étrangères* (Bruxelles), N/A, n° 2014, Arrêté Royal du 7/9/1837.

³⁶ Insuffisance toute relative, à dire vrai, car, comme le mentionne N. Ceulemans, le budget affecté par l'Etat à cette expédition était fort important. Voir: Ceulemans, 47.

³⁷ *Archives Générales du Royaume* [A.G.R.], N°569, Ancien fonds, enseignement supérieur, lettre de Dubus de Gisignies à Dellafaille, Ministre des Affaires étrangères, 3/5/1838.

En dépit d'un rapport sur l'économie et le commerce mexicains jugé très insuffisant par les services du ministère de l'Intérieur belge,³⁸ l'Etat finança le troisième (et dernier) voyage de Linden qui, pour sa part, rétribuait Louis-Joseph Schlim, le collaborateur qui l'accompagnait.³⁹ Par la suite, l'Etat belge ne fit plus que soutenir très sporadiquement la collecte botanique à l'étranger. Le geste de collecte semblait avoir été accaparé par le monde, privé, de l'horticulture. Le temps de la seconde génération était arrivé.

La *seconde génération* naît lorsque la première génération de collecteurs embauche ses propres collecteurs, devenus de vrais professionnels au service de l'horticulture belge en voie de déploiement. Le dernier voyage de Linden (1841-1844) – Colombie, Venezuela, Equateur, Jamaïque, Cuba – est, à cet égard, un voyage de transition entre les deux générations: s'il est bien soutenu par l'Etat, Linden y finance également, en effet, son propre collecteur, et semble ainsi, à y bien réfléchir, utiliser des deniers publics pour mener une mission d'éclaireur pour son propre profit de futur horticulteur professionnel.⁴⁰

Linden se lança donc dans l'horticulture, et devint rapidement l'une des personnalités le plus en vue de cette profession, au niveau international.⁴¹ Louis Van Houtte connut la même brillante destinée, et mit sur pied, dès 1849, l'Ecole d'Horticulture de l'Etat de Gendbrugge, attenante à sa grande entreprise horticole.⁴² Galeotti, retour du Mexique, préféra se lancer dans l'importation de plantes rares à une chaire à l'Université de Bruxelles, mal rétribuée, il est vrai.⁴³ Toutefois, la crise économique de 1848 portant un coup mortel à son entreprise, l'ancien explorateur termina sa vie à la direction du Jardin botanique de Bruxelles, comme on l'a dit.

Probablement encouragés par le succès des importateurs de plantes précitées, d'autres horticulteurs, qui n'avaient, personnellement, jamais porté leurs pas vers les tropiques, commencèrent à financer des voyages de collecte. Il en va ainsi du Bruxellois J. De Jonghe qui dépendit de Linden, Jules Libon et Peter Claussen pour son approvisionnement; de la maison liégeoise Jacob-Makoy qui eut recours aux services de Funck et de Libon, au moins; des Gantois Alexandre et Ambroise Verschaffelt, fournis par Ghiesbreght, Libon, Devos, Baraquin, Tonel, et van Volxem), pour ne citer que les principaux.

Pour sa part, Linden semble, entre 1841 et 1865, avoir bénéficié des services de 9 collecteurs: Funck (Nouvelle-Grenade, Venezuela), Ghiesbreght (Mexique), Schlim (Nouvelle-Grenade, Venezuela etc.), Libon (Brésil), Warscewicz (Amérique centrale), Porte (Brésil, Philippines), Wagener (Venezuela, Nouvelle-Grenade), Triana (Nouvelle-Grenade), Braam (Nouvelle-Grenade).

³⁸ En effet, la "Notice, ou considérations générales sur le commerce avec le Mexique", non signée, non datée, fut considérée comme plus que légère. Elle exhortait à la création de comptoirs belges sur les côtes pour éluder les droits d'ancrage, et stipulait que les produits d'exportation du pays ne pourraient guère remplir qu'une dizaine de bateaux par an (cochenille, indigo, salsepareille et jalapa). Prévoyant sans doute les réactions à la lecture de cette esquisse, le rédacteur mentionnait l'objectif scientifique prioritaire de la mission et le peu de fonds dont elle bénéficiait, raison de séjours sporadiques dans les villes et de l'analyse un peu courte qui était présentée. Du coup, le chef de la Direction du Commerce rappellerait les frais consécutifs à cette expédition: 56.760 francs, à répartir sur trois enveloppes budgétaires. Se fâchant lorsque la Direction des Sciences, des Lettres et des Arts lui réclamerait un montant surévalué, à son avis, le chef de la Direction du Commerce s'exclamerait: "et maintenant, pour tout résultat de si grands sacrifices pécuniaires et après trois années et demie de silence en ce qui la concerne, elle [la Direction du Commerce] a reçu [...] une courte notice de dix pages sur le commerce avec le Mexique". En fait, on continuerait à lui réclamer 1333,34 francs, soit le tiers des 4000 francs qui furent dépensés pour le retour des voyageurs, considérant que cette expédition s'était soldée par des "résultats [...] tout à fait négatifs". Voir: *Archives du Ministère des Affaires étrangères*, N/A, n° 2014, Note du chef de division du commerce au ministre de l'Intérieur, 12/5/1841; *Archives du Ministère des Affaires étrangères*, N/A, n° 2014, Note du "chef" (directeur) de la 3^e division du ministère de l'Intérieur (commerce) au ministre, 3/6/1841.

³⁹ Ceulemans, 70.

⁴⁰ Ibid, 67-70.

⁴¹ Ibid, 103 ssq.

⁴² Ibid, 174 et R, De Herdt, *Floralies gantoises et Floriculture en Belgique* (Namur: Erasme 1994), 93 ssq.

⁴³ Diagre, "Scheidweiler y Galeotti", 53-60.

Van Houtte, lui, aurait employé 14 personnes (certaines de ces collaborations restent cependant douteuses): Galeotti (Mexique), Linden (Nouvelle-Grenade), Ghiesbreght (Mexique), Warscewicz (Guatemala), un jardinier en chef non nommé (Sierra Leone, Chili, Venezuela), Kegel (Surinam), Herbert (Guatemala), Low (Australie), Karsten (Venezuela), Abadie (Chili), Roetzl (les deux Amériques), Ackermann (Sao Thome, Afrique occidentale), Kegel (Surinam) Hartweg (Guatemala, Californie), Van Hulle (Mexique), Tweedie (Uruguay), Pinel (Brésil), Papeleu (Java), Baraquin (?). Galeotti, finalement, aurait eu recours à sept personnes seulement : Linden (Nouvelle-Grenade), Claussen (Brésil), Libon (Brésil), Bridges? (Chili), Jurgensen (Mexique), Pinel (horticulteur et collecteur brésilien), Maris (Texas, Mexique?).

La troisième catégorie de collecteurs est celle des naturalistes occasionnels qui, pour des raisons patriotiques, pour répondre à un désir du gouvernement belge,⁴⁴ par amour des sciences ou désir d'intervenir, même faiblement, dans ce champ à haute valeur symbolique ajoutée, dirigèrent des caisses de plantes vers la Belgique. Dans ce groupe, nous avons pu identifier: Guinard (chargé d'affaire au Brésil, parti en 1835), Duerinck (1836- 1840, missionnaire dans le Missouri et l'Illinois), Deby (Guatemala), Popelaire de Terloo (mécène, Chili et Pérou), Van Landsberge (consul des Pays-Bas, Guatemala), Weber (commerçant, Cuba), Van Haverbeke (capitaine de navire, en poste dans le comptoir belge de la Côte d'Or, Rio Nunez, Senegambie)⁴⁵, le frère de Madame Legrelle-D'Hanis⁴⁶ (commerçant, Cuba), De Change (médecin dans la marine belge, Chine), de Lannoy (consul, Philippines), Lacourt (collecteur pour la Société belge des Missions vers l'Océanie, vers 1840), Eloin and Michel (chargé de mission dans le cadre d'un projet colonial belge aux îles Fidji et Salomon).

Pour cette troisième catégorie, comme pour la seconde génération de collecteurs, se pose à nouveau la question du choix des destinations.

Clairement, les entrepreneurs issus de la première génération de collecteurs privilégièrent, dans un premier temps, les zones qu'ils avaient eux-mêmes visitées, parfois en éclaireurs, peut-on penser. Ensuite, suivant les pas de la Belgique qui déployait son réseau consulaire et de comptoirs, suivant ses tentatives de colonisations, ou les lignes empruntées par les commerçants belges, on retrouve la seconde génération de collecteurs, ainsi que la catégorie des collecteurs occasionnels, dans une série de lieux précédemment moins, ou pas du tout, exploités par les collecteurs: Afrique occidentale (comptoirs ou colonies belges), Philippines, Santa Catarina (colonie belge, Brésil), Santo Tomas (colonie belge, Guatemala), îles Fidji et Salomon (tentative de colonisation par la Belgique)... Un lien évident, et peu surprenant, existe entre les activités commerciales, diplomatiques et coloniales de l'Etat Belge et les sites visités par les collecteurs, qu'ils fussent professionnels ou non. Ce lien devient plus évident encore quand on évoque la troisième catégorie de collecteurs, fort logiquement.⁴⁷

⁴⁴ On sait que le Ministre belge du Commerce et des Consulats fit inscrire 1.500 francs au budget de son département, pour l'année 1855, afin d'encourager les consuls à lui envoyer des échantillons qui pourraient se révéler intéressants pour la Belgique. Voir: Wilquet, 53.

⁴⁵ On verra, au sujet de l'entreprise belge en Afrique occidentale: R. Massinon, R., "L'entreprise du Rio-Nunez," in *Expansion belge*, 311-360.

⁴⁶ On trouvera une courte biographie de cette célèbre collectionneuse de plantes, des environs d'Anvers, qui soutint financièrement, dit-on, les entreprises des collecteurs belges. Voir: *La Belgique Horticole*, 3 (1853): 233-235.

⁴⁷ Citons, par exemple, Guinard, agent commercial belge au Brésil (1835), J. Lannoy, consul à Manille, qui envoie des plantes des Philippines (1837), De Change, de la marine belge, qui ramène des graines de Chine (1845), Van Haverbeke, capitaine de navire, qui envoie des plantes d'Afrique Orientale (1853, 1858), Edouard Weber, commerçant installé à Cuba qui communique des plantes de cette île (1858) etc. Voir: D. Diagre, "Jardin botanique de Bruxelles: Miroir", 1 : 255-73.

Troisième question: Cui bono?

Citons Charles Lemaire, en 1853:

“En fait de voyageurs belges, nous espérons, ami lecteur, vous révéler incessamment des choses bien curieuses et bien édifiantes, tout en rendant justice à chacun! Enfin! selon notre conviction, la France, l’Allemagne, la Prusse, la Belgique, l’Angleterre elle-même [...] ont été ingrates envers leurs enfants, serviteurs zélés de la Science, restés souvent pauvres et obscurs, ou tombés, hélas!, victimes de leur dévouement à cette marâtre adorée. Et pourtant que de croix et de riches pensions prodiguées! que de bustes, de statues dressées en l’honneur de tels ou tels, qui certes ont peut-être moins bien mérités de leur patrie, que des Jacquemont, des Steinheill, des Heudelot, des Ehrenberg, des Douglas, des Cunningham, des Purdie, des Lobb, etc. etc!”⁴⁸

Selon le botaniste français, alors au service d’une entreprise horticole belge,⁴⁹ les collecteurs de plantes auraient donc été des héros oubliés, non seulement de la science, mais encore de l’horticulture, domaines où trop de personnalités brillèrent grâce aux risques qu’une phalange d’explorateurs avait osé prendre. Cette citation, et d’autres rencontrées à la même époque dans la littérature horticole, invitent à s’interroger sur l’impact de la collecte botanique belge sur l’industrie horticole et sur la science botanique nationales.

Bénéfice pour l’horticulture belge: mythe ou réalité?

Le dynamisme de l’horticulture belge, au XIXe siècle, est un fait largement reconnu.⁵⁰ Il est d’ailleurs fort aisé de réunir des témoignages confirmant cette haute réputation sur la scène internationale. Il demeure, cependant, qu’on peut s’interroger sur la responsabilité des collecteurs dans ce brillant succès industriel et commercial.

De Puydt, l’un des plus passionnés défenseurs de l’horticulture belge, écrit, en 1858:

“[...] une phalange d’explorateurs s’éparpille sans cesse sur ces régions fortunées où le ciel n’a point de rigueurs, où une lumière éblouissante inonde de ses rayons une terre vierge et stimule cette végétation exhubérante qu’entretiennent des pluies tièdes et périodiques. C’est là, dans les plaines célèbres de l’Inde ou les premiers plateaux de l’Himalaya (sic) [...] et surtout dans ce monde nouveau d’Amérique, que règnent dans toute leur splendeur ces fleurs du Bon Dieu [...] », « combien de nobles cœurs, partis de toutes les contrées de l’Europe, plein d’espoir, de jeunesse et de santé, pour ce pieux pèlerinage de la science [...] sont tombés pour ne plus se relever”;
“Noble légion dont le monde n’apprécie pas assez le dévouement et dans laquelle notre Belgique devrait être plus fière de compter tant de ses enfants [...], pionniers glorieux ou obscurs, mais dont chacun a apporté son contingent à la science et contribué suivant sa force à élever l’horticulture belge à la place éminente qu’elle occupe.”⁵¹

⁴⁸ *Le Jardin fleuriste, Journal général des progrès et des intérêts horticoles et botaniques*, 3 (1853): 155-156.

⁴⁹ Charles Lemaire (1800-1871) fut, à partir de 1845, successivement rédacteur de la revue de Louis Van Houtte, *Flore des Serres et des Jardins de l’Europe*, puis de *l’Illustration Horticole*, de l’horticulteur Ambroise Verschaffelt. Voir: Herdt, 150; 58; Ceulemans, 205.

⁵⁰ Herdt, 67 ssq.

⁵¹ P.-E. De Puydt, “Philosophie de l’Horticulture,” in *Société des sciences et des lettres du Hainaut, Mémoires et Publications*, IIe série, 5 (1858), 13.

Cette ode aux collecteurs pourrait ne relever que d'une banale emphase patriotique, si son auteur ne recevait pas le soutien de quelques personnalités étrangères au monde de l'horticulture et des collecteurs belges. Parmi eux, il faut mentionner le Charles Baltet.

En 1865, ce Français livre, en effet, une admirative étude radioscopique de l'horticulture belge. A cette occasion, il salue quelques-uns de principaux responsables du succès de cette dernière, “[les] intrépides conquérants qui vont explorer les pays lointains, pour en rapporter des végétaux utiles à leur patrie”⁵². De tels propos sont confirmés par Eduard von Regel, le directeur du Jardin botanique de Saint-Petersbourg, qui affirme: “La majeure partie des belles plantes nouvelles introduites dans nos jardins depuis 20 ans sont dues à M. Linden”⁵³... Quelques années auparavant, Charles Morren, professeur de botanique à l'Université de Liège, et rédacteur en chef de la revue intitulée *La Belgique Horticole*, rappelait, pour sa part, la personnalité d'Henri Galeotti et

“[...] les nombreuses plantes rares et chères qu'il fait importer directement dans notre pays, car on ne peut se dissimuler en effet que l'importation directe de plantes de leur lieu natal est une grande source de richesses pour notre industrie horticole, et après la production des variétés, c'est même le seul moyen de rendre tributaire de notre pays l'Angleterre, qui jusqu'ici a été par ses colonies et sa navigation la maîtresse absolue du monde horticole.”⁵⁴

Observons, au passage, qu'il fut dit, à plusieurs reprises, que si l'horticulture belge avait dépassé sa rivale anglaise, c'était à ses collecteurs qu'elle devait cette performance. Nicolas Funck, l'ancien compagnon et employé de Linden, laisse même les lignes suivantes – qui lui sont favorables, il est vrai – dans la presse spécialisée:

“Ce revirement, cette impulsion nouvelle donnée au commerce horticole de notre pays, date de l'époque où le Gouvernement belge et plus tard quelques-uns de nos principaux horticulteurs, organisèrent des expéditions scientifiques et firent explorer des régions lointaines. Le Brésil, le Mexique, les îles des Antilles, la Colombie, le Guatemala, les Indes, devinrent nos tributaires ; l'on vit affluer chez nous des nouveautés de tous genres, plus brillantes les unes que les autres, et dès ce moment l'attention du monde horticole fut fixée sur la Belgique.”⁵⁵

Il demeure, ici encore, bien difficile de distinguer entre des propositions teintées de nationalisme et d'autosatisfaction, et une réalité qui pourrait être moins brillante. Ceci posé, Karl Koch, le célèbre directeur du Jardin botanique de Berlin, aurait-il pris la peine d'affirmer que les collections de Linden dépassaient en richesse celles des Jardins royaux de Kew, si des faits positifs ne militaient pas en faveur d'une proposition si étonnante?⁵⁶

Si de nombreux textes soulignent bien la puissance de l'horticulture belge et le rôle crucial des collecteurs dans son succès, il nous reste à trouver des sources plus objectives, des faits, qui les confirmeraient. Ces faits existent.

La Belgique Horticole, le Journal d'Horticulture pratique, le Bulletin du Jardin Botanique de Bruxelles, Flore des Serres et des Jardins de l'Europe, Hortus Houtteanus, Hortus Lindenianus, Lindenia, l'Illustration

⁵² Ch. Baltet, *L'horticulture en Belgique : Son enseignement, ses institutions, son organisation officielle* (Paris: V. Masson et fils, 1865), non paginé.

⁵³ E. Von Regel, “De Saint-Petersbourg à Bruxelles,” *La Belgique Horticole*, 15 (1865): 266.

⁵⁴ Ch. Morren, *Palmes et couronnes de l'Horticulture en Belgique, ou Annuaire rétrospectif des expositions de fleurs, fruits et légumes organisées depuis 1845 jusqu'en 1850* (Bruxelles: Decq, 1851), en 51.

⁵⁵ N. Funck, “Revue de l'Horticulture belge,” *Journal d'Horticulture pratique de la Belgique*, (1859), en 13.

⁵⁶ K. Koch, “Relation d'une excursion en Belgique et dans les Pays-Bas au printemps de 1862,” *La Belgique Horticole*, 12 (1862): 333.

horticole etc., sont autant de revues horticoles créées ou dirigées par des horticulteurs belges, dont la plupart, remarquons-le, avaient précédemment été collecteurs de plantes, et dont tous – ou presque – entretenaient, à un moment ou à un autre, des collecteurs, aux frais de leur entreprise. Une grande partie des milliers de pages, souvent richement illustrées, publiées dans ces revues, était dédiée à la divulgation et à la description des nouveautés dont les collecteurs, souvent belges, inondaient le pays et l'Europe. A y bien réfléchir, d'ailleurs, la majorité de ces revues n'étaient-elles rien d'autre qu'un luxueux médium publicitaire, pour les horticulteurs qui les avaient créées ou les dirigeaient?

Ajoutons à ceci que, si Bruxelles put, en effet, se prévaloir du statut de grande ville d'horticulture, au niveau mondial, cela ne fut pas sans lien avec la présence, dans la capitale, des établissements de Linden, de Galeotti et de J. De Jonghe, voire même avec celle de la Société Royale d'Horticulture de Belgique, qui tous, à un moment ou un autre, financèrent la récolte de plantes dans des pays tropicaux. La perte progressive de ce statut n'est certainement pas sans lien avec le déménagement de Linden à Gand (1869), ni avec les faillites de Galeotti (vers 1852) et de De Jonghe (1859).⁵⁷

Autre donnée probante: la contribution des horticulteurs qui finançaient la collecte de nouveautés aux très nombreuses expositions horticoles qui rythmaient la vie sociale de la bourgeoisie belge d'alors, était extrêmement appréciée. Les revues horticoles, où s'exposent les résultats de ces joutes florales, illustrent bien leur insolente domination.

En vérité, il n'est pas infondé d'affirmer que ces importateurs ont été les vedettes de ce petit monde, riche et très dynamique. En 1859, par exemple, Linden remportait 13 catégories sur 42, lors d'un concours qui se tenait à Bruxelles.⁵⁸ Plus étonnant encore, deux ans auparavant, il lui était décerné une médaille pour les centaines de nouveautés qu'il avait introduites en Belgique, malgré le fait qu'il ne s'était même pas aligné parmi les concurrents.⁵⁹ Quant à Libon, il fut pareillement récompensé, en 1858, d'abord, puis en 1860 : la première fois lors d'un concours horticole, la seconde, par l'Etat belge qui lui décerna une décoration agricole.⁶⁰ Soulignons, à ce sujet, qu'entre 1830 et 1865, la majorité des concours horticoles de quelque importance comportait des catégories dédiées tout spécialement aux végétaux récemment importés en Belgique. Un fait qui parle de lui-même.

Les catalogues et listes de prix des horticulteurs impliqués dans l'importation de plantes exotiques constituent une source d'une grande richesse et, c'est fort regrettable, dont les fonds d'archives n'ont pas toujours cru bon d'assurer la conservation. La consultation de ceux de Linden, de Galeotti et de De Jonghe, pour ne citer que ces Bruxellois, confirme pleinement l'importance des plantes nouvellement introduites, pour le marché horticole. Ainsi, en 1847, chez le dernier cité, 25 espèces de serre chaude sur 31 venaient directement de leur patrie d'origine, et 27 sur 46 espèces de serre tempérée avaient connu le même destin. Ces éléments tendent, eux aussi, à démontrer l'importance de la collecte in situ pour l'avidement marché horticole belge.

Qu'il nous soit enfin permis d'évoquer un ultime symptôme du rôle crucial joué par les collecteurs, pour l'horticulture nationale. Lorsque la Fédération des Sociétés d'Horticulture de Belgique est fondée, en 1859,⁶¹ pour faciliter l'échange d'informations au sein d'un maillage serré d'associations, mais aussi pour structurer un monde qui générait d'importants revenus pour la Belgique, des membres de son conseil d'administration suggérèrent de récompenser, annuellement,

⁵⁷ C'est cette année, en effet, que le comte A. de Limminghe achète quelques feuilles d'herbier du Brésil, collectées par Jules Libon, lors de la vente publique des collections de l'importateur de plantes P. De Jonghe, de Bruxelles. Voir *Archives du Jardin botanique (1870-1965)*, n° 114, lettre d'A. de Limminghe à Fr. Crépin, ?/ ?/1859, lettre n°551.

⁵⁸ *Journal d'Horticulture pratique de la Belgique, revue de l'horticulture belge et étrangère*, 3 (1859): 185-191.

⁵⁹ *Journal d'Horticulture pratique de la Belgique, revue de l'horticulture belge et étrangère, sous la direction de Galeotti* (1ère année, 1857): 239.

⁶⁰ "Joseph Libon," *La Belgique Horticole*, 15 (1865), 46-47.

⁶¹ *La Belgique Horticole*, 9 (1859), 356 ssq.

des travaux qui auraient été rédigés sur des sujets imposés. Le premier thème qui fut soumis aux réflexions des membres de la Fédération était:

“Ecrire l’histoire de l’horticulture en Belgique, faire connaître les rapports qu’elle a eus avec l’étude et les progrès de la botanique; les dates des principales introductions dans le pays; les explorations faites par des belges; la fondation et l’histoire des principaux établissements d’horticulture et terminer par un aperçu général de l’état actuel de l’horticulture dans le royaume.”⁶²

Si cette ultime citation, étayée par l’ensemble des données qui l’ont précédée, fournit, en quelque sorte une confirmation supplémentaire de la place fondamentale occupée par les collecteurs belges sur la scène horticole belge, alors considérée comme l’une des plus brillantes au monde, elle laisse une importante question sans réponse: si les collecteurs firent les belles heures de l’horticulture belge, quel fut l’effet de son développement sur la science botanique nationale, et par transivité, quelle fut l’influence des collecteurs sur cette dernière?⁶³

Les effets des collectes sur la science botanique belge: esquisse d’un paradoxe belge?

Comme nous avons eu l’occasion de le souligner, la collecte botanique belge fut, fort rapidement, laissée au seul soin de l’horticulture commerciale, à quelques exceptions près.

Lorsque l’Etat belge, en revanche, finançait les voyages de Linden, Funck et Ghiesbreght, par exemple, il était entendu que seules les institutions scientifiques d’Etat – ou relevant d’un autre niveau de pouvoir public – pouvaient bénéficier du partage du fruit des collectes payées par le gouvernement. Une note ministérielle ne laisse planer aucun doute sur cette décision, qui traçait une ligne de démarcation relativement nette entre les intérêts des institutions publiques et le monde du commerce. Réponse du ministre à un fonctionnaire qui l’interrogeait sur la nature d’institutions bénéficiant d’une partie des plantes collectées: “je pense que la qualification d’établissements particuliers [lire: privés] est appliquée mal à propos à 3 de ceux qui ont eu part aux distributions et qui sont sans doute érigés dans des vues d’intérêts publics et des sciences”⁶⁴ (1839).

Très rapidement, toutefois, il apparut que le gouvernement belge ne soutenait pas suffisamment les expéditions,⁶⁵ vraisemblablement par manque de confiance envers ses collecteurs,⁶⁶ et que la publication des résultats des pérégrinations des explorateurs, malgré son importance potentielle pour le rayonnement scientifique du pays, n’était sans doute plus à l’ordre du jour. Dès 1840, le Conseil d’administration du Jardin botanique de Bruxelles, inquiet de la tournure que prenaient les événements, crut même de son devoir de signer les lignes suivantes, adressées au ministre de l’Intérieur:

“Il est à désirer, M le M, que les résultats de la courageuse investigation confiée aux jeunes naturalistes que le Gouvernement a dirigés sur le sol américain assurent à leurs

⁶² Ibid, en 358.

⁶³ C’est qu’en effet, la première question posée par la Fédération des Sociétés d’Horticulture de Belgique ne recevra aucun mémoire digne d’attention... malheureusement.

⁶⁴ A.G.R., N°569, Ancien fonds, enseignement supérieur, Réponse du Ministre de l’Intérieur à un fonctionnaire qui l’interrogeait (le 8/8/1839) sur le mode de partage à adopter pour les plantes collectées au Mexique par Linden, Funck et Ghiesbreght,

⁶⁵ On se souvient de la note du directeur du Musée des sciences naturelles au Ministre Dellafaille, qui soulignait la délicate position financière des collecteurs de l’Etat. Voir: A.G.R., N°569, Ancien fonds, enseignement supérieur, lettre de Dubus de Gisignies à Dellafaille, Ministre des Affaires étrangères, 3/5/1838.

⁶⁶ *Patria Belgica*, 1 (1873): 598-599, notice sur l’horticulture belge par De Puydt, où il mentionne “[l’]opinion indéciée [qui] leur marchandait les ressources et les encouragement”.

auteurs et au pays qui a su mettre à profit leurs bonnes dispositions, la part de gloire qui appartient aux uns pour leur dévouement, et à l'autre pour ses généreux sacrifices. Si l'on diffère de publier les objets nouveaux en histoire naturelle qui ont été recueillis par Messieurs Linden, Ghiesbreght et Funck, des étrangers, mis sur les voies, ne manqueront pas de s'attribuer l'honneur de leurs découvertes [...], [il faudrait que] la Belgique livrât à la presse les détails d'une pérégrination vraiment utile à la science, ce serait un premier monument de ce genre qu'elle lui livrerait."⁶⁷

Mais en vain, et c'est ainsi qu'Edouard Morren, quatre décennies plus tard, put déplorer:

"Ces voyages furent très fructueux: par les résultats obtenus et aussi par leur retentissement, ils ont été un des grands éléments de force et de renommée de notre horticulture ornementale, mais il y a trop longtemps que rien de semblable n'a plus été entrepris; il conviendrait, semble-t-il, de ne pas perdre les traditions des premières années de l'indépendance nationale; alors, la Belgique s'intéressait résolument à l'entreprise des grands voyages scientifiques."⁶⁸

En vérité, la capture du geste de collecte par l'entreprise commerciale eut une conséquence évidente sur la science botanique belge, sur la science des professeurs d'université ou des enseignants à d'autres niveaux, des académiciens, des membres éminents de la Société Royale de Botanique de Belgique. Cette privatisation mena, avec d'autres causes de moindre importance, selon nous, à couper les botanistes professionnels belges du champ de la botanique tropicale. Ce fait est tout entier exprimé dans ces mots de Charles Lemaire, datés de 1848, qui seront maintes relayés par d'autres auteurs, tout aussi amers:

Il est vraiment regrettable que tant de belles plantes, introduites directement en Belgique, sortent de ce pays pour aller orner les collections étrangères, soit sous des noms erronés et donnés en hâte, soit, mais plus rarement, exacts et dont les jardiniers estropient plus ou moins l'inscription des étiquettes. Dans le premier cas les expéditeurs ne sont pas excusables: car la Belgique ne manque pas de botanistes distingués qui pourraient déterminer les plantes nouvelles [...] or, l'introduction directe et la détermination des plantes nouvelles est aussi une chose grande et glorieuse pour un pays! Pourquoi donc répudier cette gloire? [...] Nous espérons bien que ces réflexions que nous inspirent l'honneur et l'intérêt de notre patrie adoptive seront acceptées et jugées avec le même esprit qui nous les a dictées."⁶⁹

D'où le paradoxe suivant: un des leaders mondiaux de l'horticulture, doté d'une Fédération des Sociétés d'Horticulture, d'un tissu serré d'associations vouées à cet objet, patrie des compagnies horticoles parmi les plus brillantes et des personnalités horticoles les plus saillantes, et d'où partaient des collecteurs efficaces... n'avait, en 1870, pas d'école de botanique tropicale digne de ce nom, ni d'herbier de plantes tropicales, à vocation nationale. Certes, il y avait eu les pages de Scheidweiler,⁷⁰ de Galeotti et Martin Martens,⁷¹ de Jean Kickx,⁷² également et quelques autres, mais

⁶⁷ A.G.R., N°569, Ancien fonds, enseignement supérieur, Lettre du Conseil d'administration de la Société Royale d'Horticulture au Ministre des Travaux publics, 20/12/1840.

⁶⁸ E. Morren, *Notice Historique, Economique et Statistique sur la floriculture en Belgique* (Liège, 1882), rédigée en 1880 pour le catalogue de l'exposition nationale horticole), 11.

⁶⁹ Mots de Charles Lemaire dans : *Flore des Serres et des Jardins de l'Europe*, 4 (1848), en 324.

⁷⁰ M. Scheidweiler, "Descriptio diagnostica nonnullarum Cactacearum quae a domino Galeotti in provinciis Potosi et Guanaxato regni Mexicani inveniuntur," *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, 5 (1838): 491-497, et : "Descriptio diagnostica nonnullarum Cactacearum quae a domino Galeotti a

rien de tout cela ne sembla porter de fruits au-delà du milieu des années 1840... si l'on excepte les activités des infatigables professeurs Charles et Edouard Morren, dans la revue horticole fondée par le premier.⁷³

Mais les professeurs de l'Université de Liège, également directeurs du jardin botanique de leur *alma mater*, faisaient figure d'exceptions, en étaient conscients, et se plaignaient même du dédain affiché par leurs collègues des autres universités belges pour l'horticulture. Ces mots, datés de 1859, en témoignent, et soulignent l'attention que leurs plus prestigieux collègues étrangers – von Regel, Duchartre, Decaisne, Hooker, Lindley, Koch... – portaient à une activité singulièrement délaissée par leurs homologues belges:

“[...] les professeurs-directeurs des jardins botaniques guident et dirigent l'horticulture: presque partout les plus savants botanistes se sont mis à la tête du mouvement; ils ne confondent pas, comme quelques personnes, horticulture et jardinage, c'est-à-dire la science avec le métier: mais grâce à leur haute intervention l'horticulture est une source féconde de connaissances botaniques et le plus puissant moyen de diffusion de cette science. Un très grand nombre de directeurs de jardins botaniques rédigent des publications botaniques spéciales s'adressant non seulement aux adeptes mais aussi à un public horticole.”⁷⁴

Ce point de nos recherches sera approfondi dans des travaux ultérieurs, mais nous pouvons, d'ores et déjà, esquisser quelques-unes des causes secondaires de ce paradoxe.

D'abord, la privatisation de la collecte, le poids du marché, l'appât du gain ou la nécessité de couvrir les frais d'expéditions qui restaient hasardeuses, ont dû convaincre les grands horticulteurs belges de diriger leurs nouveautés vers des botanistes dont les noms, qui restaient attachés aux binômes des nouveaux taxons, conféraient une plus grande valeur marchande aux plantes. Une orchidée décrite par Lindley ou Hooker, de Kew, se négociait vraisemblablement bien plus cher que si elle avait été décrite par un botaniste belge, dont l'expertise était moins reconnue.

Ensuite, le marché anglais était très vaste, ce qui rendait la publication d'une nouveauté dans la littérature insulaire bien plus percutante, et assurait qu'elle recevrait, par la suite, un écho dans la principale presse horticole du monde. D'autres facteurs, internes à la Belgique, comme une forme de dédain pour la taxonomie tropicale⁷⁵ – délaissées au profit de la physiologie et la cytologie,

finibus Potosi, Guanaxato et aliis, regni Mexicani inveniuntur,” *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, 6, 1^{ère} (1839): 88-94.

⁷¹ M. Martens, et H. Galeotti, “Mémoire sur les Fougères du Mexique et Considérations sur la Géographie botanique de cette contrée,” *Nouveaux Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, 15 (1842 : 99; M. Martens, et H. Galeotti, “Enumeratio synoptica plantarum ab Henrico Galeotti in regionibus Mexicanis collectarum”, publiée entre 1842 et 1845 dans le *Bulletin de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*.

⁷² On verra, sur les quelques publications de J. Kickx en rapport avec les collectes de Linden, Ghiesbreght et Funck, et avec celles de Galeotti: L. Piré, “Notice sur J. Kickx, président honoraire de la Société,” *Bulletin de la Société Royale de Botanique de Belgique*, 3 (1864): 413-421.

⁷³ Il s'agit de la *Belgique Horticole, Journal des Jardins, des Serres et des Vergers*, dont le premier numéro fut publié en 1851. Charles Morren (1807-1858), professeur à l'Université de Liège et directeur du Jardin botanique de cette institution en était le créateur et le rédacteur. Son fils, Edouard (1833-1886), lui succéda dans ces fonctions.

⁷⁴ E. Morren, “Importance actuelle de l'Horticulture,” *La Belgique Horticole*, 9 (1859): 5-6.

⁷⁵ C'est ainsi que l'on doit sans doute interpréter les mots du professeur de botanique de l'Université de Gand, et directeur du jardin botanique de cette dernière, à son recteur. Il écrit, en effet, que les herbiers étrangers « ne sont pas utiles pour son enseignement », que cet argent serait mieux utilisé “à l'amélioration et à l'accroissement des jardins botaniques”. Il ajoute que les seuls herbiers utiles, sont les herbiers belges, s'ils sont annotés par leurs auteurs, car ce sont des “documents authentiques auxquels on a souvent besoin de recourir dans l'intérêt de la flore du pays”. Voir: *A.G.R., Ancien fonds, Enseignement supérieur, partage des plante*, n° 174, note de J. Kickx au recteur de l'Université de Gand, 29/6/1850

notamment – et pour l'horticulture scientifique – rappelons les mots d'Edouard Morren, à ce sujet –, ainsi que l'absence d'un véritable jardin botanique national, de ce que Barthélémy Dumortier appela un "Kew belge"⁷⁶ où seraient versées des collections d'Etat, sont également à incriminer, sans aucun doute.

Peut-être faudrait-il également pointer une cause plus difficilement mesurable, relevant de la sphère psychologique et de la place enviable de la science dans la culture bourgeoise de cette époque: le désir, pour les grands horticulteurs enrichis, de se dégager quelque peu de la trivialité de leur activité professionnelle, et d'accéder à une forme de reconnaissance plus élevée et plus valorisante. Celle-ci ne pouvait-elle pas être plus facilement atteinte en fournissant aux plus célèbres botanistes du monde le fruit des expéditions qu'on avait financées? La convocation, répétée, de l'argument scientifique, comme sacralisé, dans le discours des grands importateurs de plantes qui justifiaient leurs activités, pourrait nous le faire penser.

Conclusions

La rapide esquisse du geste de collecte "belge" durant les quarante premières années d'existence de la Belgique – une démarche dont l'inspiration nous vint des travaux d'Y. Laissus⁷⁷ – laisse une impression de singularité. Certes, la connexion, logique et évidente, entre la politique d'expansion coloniale et commerciale du nouveau pays, entre la politique internationale, entre le goût bourgeois pour "la Nature", entre l'accession au pouvoir de cette dernière classe et de ses fantasmes, entre le développement des voies et moyens de transports, et le développement extraordinaire que connut l'horticulture au XIXe siècle, en Belgique, n'est pas une surprise... On observe les mêmes phénomènes dans la plupart des autres pays européens, avec, sans doute, des intensités variables et des nuances, mais, globalement, les choses n'y diffèrent sans doute pas profondément de ce que nous avons décrit dans ces pages.

Cette dernière affirmation ne devrait pas, cependant, nous y insistons, casser net toute proposition qui viserait à palper en profondeur l'histoire des naturalistes-collecteurs, d'Europe et d'ailleurs, dans leur ensemble. Cette démarche nous apprendrait certainement que cette catégorie taxonomique est parfois loin d'être "naturelle", au sens où les systématiciens entendaient jadis ce mot. Car, en effet, à part le fait de partir vers des contrées lointaines, de braver des bêtes féroces, des natifs peu amènes, des maladies inconnues, l'envie de faire carrière et le fait de cueillir des plantes (pas toujours) nouvelles, n'y a-t-il pas, au moins, une différence de poids entre l'archétype du savant naturaliste-collecteur mû par le désir de science et financé par les pouvoirs publics – l'homme du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris –, et les collecteurs de Linden qui bourraient des caisses d'orchidées qui seraient vendues à prix d'or?

Cette différence gît dans l'esprit qui motive le geste: dans un cas, l'objectif, c'est de participer au progrès d'un principe quasi-supérieur: la science – et d'en tirer un éventuel profit dans une "autre vie", après le périple –; dans l'autre, le but, c'est de participer au succès commercial du commanditaire. Il ne s'agit pas, bien sûr, de nier que le goût de la science ait pu habiter les collecteurs qui se mirent au service des horticulteurs belges que l'on sait, mais bien de souligner la raison la plus déterminante dans l'accomplissement de leur geste professionnel.

⁷⁶ *A.J.B. (1870-1965)*, n° 1, p.-v. du Conseil de surveillance, 13/8/1870. Le Conseil de surveillance du nouveau Jardin botanique de l'Etat voulait faire de cette institution un "digne rival du noble jardin de Kew". Même si ces mots sont ceux du Conseil en général, on y sent la marque Dumortier, qui s'était déjà exprimé ainsi dans un courrier au botaniste J. Châlon, cette même année 1870. Voir: A. Lawalrée, "Une lettre inédite de Barthélémy Dumortier concernant la fondation du jardin botanique national de Belgique en 1870," *Technologia*, 11, no. 3/4 (1988): 34.

⁷⁷ Signalons, une fois encore, le brillant Laissus, "Voyageurs naturalistes".

D'ailleurs, l'invocation récurrente et quelque peu pathétique, parfois, de la cause scientifique, par les collecteurs et leurs employeurs, indiquerait, selon nous, une forme de manque ou de vive aspiration. Cette référence obstinée, à dire vrai, désignerait celle dont ils auraient tous désiré recevoir des hommages qui ne leur étaient, ils le savaient bien, pas réellement dus: la "Science". D'ailleurs, plus la botanique se professionnalisait, dans le courant du XIXe siècle, moins les horticulteurs et leurs employés pouvaient revendiquer appartenir à la caste des scientifiques.

Finalement, nous oserions même avancer que, s'il exista un pays où le "voyageur-naturaliste" n'eut qu'une existence fugace et sporadique, et où, en revanche, le "collecteur-mercenaire" se tailla une manière de royaume, c'est bien la Belgique. Les causes de cette situation – qui tient encore de l'hypothèse – nous les avons évoquées: un pays nouvellement né, à l'économie vacillante, en quête de respectabilité, de marchés, laboratoire pour l'utopie libérale que l'Etat, un peu paradoxalement, peut-être, soutient sans faiblir, une bourgeoisie déterminant un marché horticole en fulgurante expansion... tout cela devait, pensons-nous, rapidement convaincre les pouvoirs publics de laisser la collecte naturaliste aux entrepreneurs. Une simple question de priorité, peut-être...

Il résulte de cette situation un "paradoxe belge", auquel nos recherches, toujours en cours, ne devraient pas apporter un démenti: la science botanique, en Belgique, au contraire de ce qui a pu se passer dans d'autres pays européens, n'a, finalement, que fort peu profité d'une activité de collecte pourtant extrêmement dynamique. Cela, c'est la privatisation du geste de collecte qui l'a permis.

Plus étonnant encore: les véritables bénéficiaires scientifiques de la vigueur des entreprises horticoles belges et de leurs hommes de main, furent, sans doute, les institutions et les botanistes étrangers, dont la renommée rendait la collaboration précieuse aux importateurs de plantes, pour le travail taxonomique et nomenclatural. L'impact que les collecteurs belges eurent sur la science reste, certes, encore à mesurer avec précision, avec le secours des archives des grandes institutions botaniques du monde, entre autres sources éparses.

Les historiens des sciences trouveraient certainement leur compte, dans une telle démarche, mais pas eux seulement. En effet, pour les botanistes taxonomistes, ouvriers discrets dont les gestes sont fondamentaux pour l'évaluation de la biodiversité et de ses malheurs, les données relatives aux collecteurs, aux lieux de collectes, aux dates des descriptions des taxons, également, sont d'une grande valeur. Une vaste étude historique comparative du geste de collecte au XIXe siècle, menée par une équipe internationale, serait pour eux, autant que pour la discipline historique, une bien heureuse initiative, à n'en pas douter.

Denis Diagre, PhD

History of Botany; History of Evolution; History of Science in Belgium.

Researcher and bibliographer at National Botanic Garden of Belgium; Sc. Coll., Université Libre de Bruxelles.

e-mail : denis.diagre@br.fgov.be